

Aline Méléra ou l'impossible retour en France libre

L'ampleur des déplacements des populations civiles pendant la Grande Guerre reste mal connue. Au moment de l'offensive allemande d'août et septembre 1914, des centaines de milliers de personnes fuient la Belgique et le nord de la France à l'approche des troupes ennemis. La ville de Laon perd alors 40 % de ses habitants. Un recensement allemand ne dénombre plus, au début de l'année 1915, que 9 720 habitants contre 16 262 en 1914. La stabilisation de la guerre sur le front n'arrête pas cette hémorragie. La violence et l'arbitraire de l'occupation, les vexations et les exactions, la famine, les réquisitions, le travail forcé... sont autant de raisons qui amènent la plupart des civils restés sous la domination allemande à vouloir partir, partir à tout prix ! Le 13 octobre 1918, jour de la libération, seuls 4 345 Laonnois demeurent encore dans la ville préfecture. En quatre ans d'occupation, Laon a vu partir plus de la moitié de ses habitants.

Les plus chanceux profitent des rapatriements organisés par les autorités allemandes dès la fin de mars 1915. En effet, ne devant compter que sur ses propres ressources et celles des régions envahies, l'Allemagne n'est pas en mesure d'assurer les besoins alimentaires des populations civiles. Les Allemands décident de procéder à leur évacuation moyennant finances pour ceux qui le désirent et le peuvent, par la force pour les indigents. Des convois ferroviaires sont organisés via la Belgique et l'Allemagne en direction de Bâle en Suisse, le retour en zone libre s'effectuant à Annemasse en Savoie. Du 16 mai 1915, jour de départ du premier convoi, au 9 janvier 1918, jour du dernier, près de 2 200 Laonnois bénéficient de tels rapatriements vers la France libre.

Un plus grand nombre connaît des circonstances de départ bien plus dramatiques. Les combats, les offensives ou les replis stratégiques de l'armée allemande s'accompagnent de déplacements importants de population. Ces évacuations sont d'autant plus mal vécues qu'elles sont massives et soudaines, qu'elles obligent les victimes à abandonner, du jour au lendemain, leur foyer et la quasi-totalité de leurs biens sans grand espoir de les retrouver un jour. C'est le cas des 2 300 habitants des faubourgs d'Ardon et de La Neuville qui sont brusquement déplacés en octobre 1917, suite aux bombardements de la ville par les troupes françaises. Si les conditions habituelles de vie sont dures, celles de ces voyages forcés le sont bien plus encore. Précipitées, ces évacuations se déroulent dans un contexte d'urgence et souffrent de l'absence quasi-totale de toute organisation. Les aléas sont nombreux, les conditions de vie des évacués sont rudes, leur avenir reste incertain.

La Bibliothèque municipale de Laon conserve un document exceptionnel, le témoignage manuscrit d'une personne ayant vécu une telle expérience. Si ce

manuscrit¹ fait piètre figure à côté des collections carolingiennes conservées par cet établissement, il n'en demeure pas moins un écrit de grand intérêt en raison de la rareté de son contenu, celui d'une destinée humaine, d'une parcelle de vie unique.

Aline Marthe Méléra

L'auteur en est une femme, Aline Marthe Méléra. Son patronyme, Melera ou Méléra, dénote une origine méditerranéenne, plus exactement du Tessin, la partie italienne de la Suisse. C'est son grand-père, François Méléra-Cresciano, qui quitte ce pays vers 1830 pour une banale affaire familiale, le refus du troisième mariage de son père. Le hasard le conduit à Athies-sous-Laon où il épouse en 1832 une payse, Marie Evrard; de cette union naissent deux enfants dont Timothé, le père d'Aline, qui prend également pour épouse, en 1881, une jeune fille du village, Joséphine Anasthasia Nottellet.

Aline naît à Athies le 11 novembre 1895 dans la maison familiale située au centre du village, en face de l'ancienne école des filles. Elle est le dernier enfant d'une famille de six qui partage sa vie entre Paris et Athies où tous se retrouvent pendant les vacances. Aline conservera toujours d'agréables souvenirs de ces moments, «les plus doux de ma vie, les seuls doux, les seuls beaux»². C'est là que la famille passe l'été 1914 et là où la déclaration de guerre la surprendra: «14 juillet 1914. Frère aimé, nous l'avons passé ensemble à Athies. C'était le jour de tes 29 ans. Tu étais beau comme un Titien. Le matin, sur la place de la mairie, nous avons entendu discours et musique. Le soir, j'ai été au bal sur la place où il y a un tilleul. J'ai dansé avec le fils Aymard, très beau garçon, et avec l'instituteur, le jeune Payen. Lui aussi est mort au champ d'honneur. Heures dernières avant l'hécatombe où toute la jeunesse de France allait mourir.»³

En 1914, Aline Méléra est une belle jeune fille, pleine de vie si l'on en croit le court portrait brossé par sa belle-sœur: «Colette [Aline], l'enfant gâté, le bébé de la famille, tour à tour exécrable et délicieuse; ses dix-sept ans présentent un teint de pétalement de rose, une bouche divinement dessinée; un visage suave encadré de boucles noires et les yeux bleus...»⁴. Le portrait présente une jeune fille courageuse et hardie: «Geneviève [Gabrielle, la sœur aînée d'Aline] et Colette [Aline] sont les héroïnes de la famille. Elles n'ont pas froid aux yeux et n'ont même pas peur que le ciel tombe sur leur tête.»⁵. Il nous rapporte, qu'au cours d'un repas où étaient évoquées les perspectives de la guerre en août 1914, Aline

1. Bibl. mun. Laon, ms 704/4.

2. Bibl. mun. Laon, Aline Méléra, *Mon cahier vert*, 14 juillet 1945, manuscrit.

3. *Ibid.*, 14-15 juillet 1972.

4. Marguerite Yerta-Méléra, *Les six femmes et l'invasion*, Paris, Plon, [1917], p. 2-3. Dans son récit, l'auteur a modifié les prénoms des personnes qui inspirent ses personnages.

5. *Ibid.*, p. 24.

aurait proclamé que, si celle-ci se déclarait, elle s'habillerait en garçon et s'engagerait comme soldat. Et, lorsque les troupes allemandes eurent envahi le Laonnois, il nous présente Aline invectivant les soldats ennemis : « Pendant des mois, à tous les passages de troupes, elle n'y manqua pas : « Meurs, meurs... meurs, toi, vilain roux ! Meurs, grosse brute ! Meurs, jeune gringalet ! Oh, un blessé ! Meurs aussi, va, pauvre diable !... meurs, meurs... ». Les régiments n'en finissaient pas de défiler, et la litanie n'en finissait pas de bruire ». C'est pour aider les Français, assurait la petite »⁶. Cette combativité, cette intrépidité, ce patriotisme indéfectible se retrouvent dans le récit qu'Aline Méléra nous a laissé.

De sa jeunesse, un dernier élément est à retenir : la mort de son père le 18 août 1900 alors qu'elle n'avait que 5 ans. Aline se rapproche alors de sa mère à laquelle une immense affection l'attachera tout au long de sa vie.

Pour terminer cette courte biographie, je dirai que, la paix revenue, sa vie sera celle d'une « bonne bourgeoise » ; le 30 janvier 1929, elle épouse un diplomate polonais, Paul Kucharski, s'installe définitivement à Paris qu'elle habite jusqu'à sa mort, le 24 septembre 1973.

Un milieu littéraire

Aline écrit. Elle écrit probablement très tôt, dès l'adolescence ; mais c'est à partir des années 1920 qu'elle s'attache durablement à l'écriture, probablement stimulée par un milieu familial fécond.

En effet, trois des ses six frères et sœurs écrivent et sont publiés⁷.

À commencer par son frère aîné, César. Son jour de naissance, le 14 juillet 1884, le prédestine à un destin national. Mobilisé le 2 août 1914, il est sous-lieutenant au 12^e régiment de chasseurs malgaches. Il est dans l'Yser en 1914, à Verdun où il est grièvement blessé le 18 août 1916 et sur le front de Champagne, au fort de la Pompelle, au moment de l'offensive allemande de mars 1918. De ses expériences des combats, il tire deux courts textes : *Verdun (juin-juillet 1916)*, *La Montagne de Reims (mai-juin 1918)* publié par les Éditions de la Lucarne en 1925, et *Hallucinations de guerre* édité par les Œuvres françaises en 1932. Du premier, Daniel Halévy dira qu'« on n'a rien écrit de plus vrai ni de plus terrible sur la guerre. »⁸. César figure dans le premier tome de l'*Anthologie des écrivains français morts pour la France* (E. Malfière, 1923).

Il y a sa sœur aînée, Gabrielle, née le 9 novembre 1886. Historienne, elle écrit, sous le pseudonyme de G.M. Tracy, des ouvrages documentaires sur la

6. *Ibid.*, p. 85.

7. Parmi les frères et sœurs qui ne seront pas évoqués ci-dessous : Lucien, né le 10 août 1882, mort en bas âge, le 1er janvier 1887 ; Suzanne, née le 4 août 1891, épouse en 1920 un officier de l'armée britannique, meurt le 3 mars 1936.

8. César Méléra, *Verdun (juin-juillet 1916)*. *La Montagne de Reims (mai-juin 1918)*, Paris, Éditions de la Lucarne, 1925, p. 3.

société anglaise et la religion, parmi lesquels *Le catholicisme britannique sous la deuxième Elisabeth* (Grasset, 1956), *Les amours extraordinaires d'Edgar Poe* (La Palatine, 1963), *Les Anglais au temps de Dickens* (La Palatine, 1963), *Découverte de Pie XII* (La Palatine, 1966), *Les Anglais parlent des Français* (La Palatine, 1968)... ou, plus prosaïquement, un livre de découverte d'un artisanat qui commençait à être oublié, *Dentelles et dentellières de France* (Didier, 1946). En 1953, elle collabore avec Edmond Pognon, conservateur de la Bibliothèque nationale et médiéviste réputé, qui rassemble l'iconographie, pour publier un beau livre illustré sur la royauté française, *Les Bourbons, de Henri IV à Louis XVI* (F. Sant'Andrea, 1953).

Cinquième des enfants, Marie-Thérèse, née le 30 juin 1893, connaît une petite renommée dans le domaine littéraire. Sous le pseudonyme de Françoise Le Brillet, elle écrit de petits romans sentimentaux. *À l'ombre de l'amour* est son premier ouvrage publié par Jules Tallandier en 1937. Viennent ensuite, pour se limiter aux ouvrages conservés par la Bibliothèque municipale de Laon, *Les maris de Sybille* (Gautier-Languereau, 1939) édité dans la collection *Bibliothèque de ma fille* au sous-titre explicite : *Choix de romans pour les jeunes filles et la famille*; *L'âge des roses* (Éditions du Petit Écho de la mode, 1941); *La tour des bœufs* (Plon, 1947) dont le titre fait explicitement référence aux bœufs des tours de la cathédrale de Laon; *14, rue des Nobles* (Le Portillon, 1948); *Si mon cœur osait...* (Gautier-Languereau, 1955); *Catherine et le farfadet* (Plon, 1957).

Enfin, son époux, Paul Kucharski, qui, à côté de sa profession de diplomate, poursuit des recherches universitaires. Il est un platonicien reconnu et publie plusieurs ouvrages sur le philosophe grec : *Les chemins du savoir dans les derniers Dialogues de Platon* (Presses Universitaires de France, 1949); *Aspects de la spéculation platonicienne* (Publications de la Sorbonne, 1971)...

Les écrits d'Aline Méléra

C'est dans ce contexte familial qu'Aline s'essaie à l'écriture. Dès le début des années 1920 jusqu'à sa mort, elle noircit, au stylo plume, à l'encre noire, plus rarement bleue, d'une écriture assez grande, mais dense, une multitude de petits cahiers d'écoliers aux pages lignées et margées. Elle lèguera en 1973 ses manuscrits à la Bibliothèque municipale de Laon. Ils restent tous inédits.

La pièce centrale est constitué par un journal intime dénommé *Mon cahier vert*⁹ parce qu'il est écrit sur des cahiers à la couverture verte ou, plus vraisemblablement, en référence à l'œuvre maîtresse de Maurice de Guérin auquel Aline voue une admiration sans bornes. Il se compose de 18 cahiers écrits entre le 21 septembre 1938 et le 15 septembre 1973¹⁰. Comme tout écrit de ce type, c'est un énorme melting-pot. Aline s'y raconte, parle de tout ce qui fait ou a fait sa vie.

9. Bibl. mun. Laon, ms 705 à 731.

10. Il représente 1 081 pages dactylographiées, 3 329 768 caractères.

Les souvenirs de l'occupation pendant la Grande Guerre sont nombreux, Aline revenant régulièrement sur la fracture physiologique et psychologique que furent les épreuves subies, les plaies et les blessures reçues, jamais refermées. Le 6 août 1971, elle note notamment : « Cinquante ans. Voici cinquante ans que j'ai la fièvre. Personne jamais ne saura ce que j'ai souffert et ce que je souffre. Qui s'en soucie d'ailleurs ? Personne. Cela me vient des souffrances endurées pendant la guerre de 1914-18. Cette fièvre est une blessure de guerre. »¹¹

À part la tenue de ce journal, Aline explore la plupart des genres littéraires :

- le documentaire avec des notes sur les Gaulois, le Moyen Age ;
- le théâtre avec le synopsis d'une pièce intitulée *Docte Uranie* ;
- le conte pour enfants : parmi les manuscrits conservés par la Bibliothèque de Laon, trois contes sont identifiables, *Émeraudine de Souricie*, *La kid-party* et *Autour d'un berceau de cristal*. Aline espère beaucoup dans l'édition de ces écrits. Elle fera d'ailleurs plusieurs tentatives auprès d'éditeurs, misant tous ses espoirs sur l'ensemble proposé, texte et illustrations, celles-ci assurées par elle-même. En effet, Aline peint. Elle peint et expose. Une notice d'exposition qui lui est consacrée permet de se faire une idée de sa production : « Aline Méléra. Aquarelliste. Aline Méléra n'a figuré, jusqu'ici, que dans deux petites expositions. Ce n'est cependant pas faute d'expérience, ayant fréquenté l'École des Arts décoratifs et les académies Ranson et de la Grande Chaumière. La facture d'Aline est synthétique, inspirée de la nature, transposée par le style et tendant à la recherche décorative sans sortir du caractère du sujet. C'est une conception saine qui séduit. »¹².
- le roman : l'un, intitulé *Refleurir*, date de 1941. C'est une bluette sans intérêt. Lorsqu'Aline donne le manuscrit à lire à ses sœurs, leurs verdicts sont sans concessions : « Je n'ai eu que des déceptions »¹³, note-t-elle dans son journal le 30 janvier 1942. Les autres romans retiennent plus l'attention. Ils furent rédigés dans les années 1920 et intègrent, tous, dans leurs récits, les expériences vécues pendant ou après la Grande Guerre. L'un est un recueil de 47 nouvelles écrit entre le 22 mai 1920 et le 5 avril 1923, *Le soldat Lyronneau*. Seize d'entre elles sont autobiographiques et relatent des épisodes vécus pendant l'occupation. D'un second, la Bibliothèque de Laon conserve deux états, une version manuscrite titrée *Terre des hommes* et une version dactylographiée dénommée *Une jeunesse*. Le cadre romanesque en est la remise en valeur des terres du Chemin des Dames au début des années 1920.

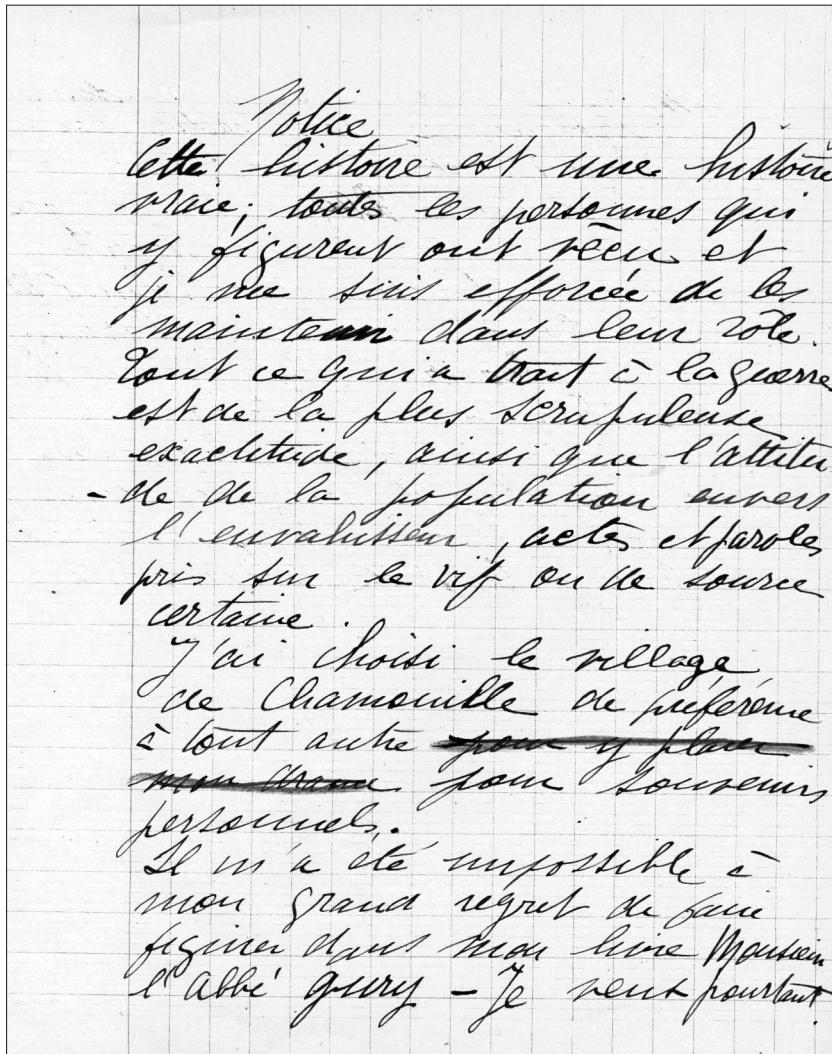
Un témoignage unique

Le dernier roman manuscrit s'intitule *Les filles de Jephthé*. Ce titre a sûrement été choisi avec soin par Aline. Il fait référence à l'histoire du peuple juif. Au

11. A. Méléra, *Mon cahier vert*, 6 août 1971.

12. *Revue moderne des arts et de la vie*.

13. A. Méléra, *Mon cahier vert*, 30 janvier 1942.



Exergue du manuscrit des *Filles de Jephthé* d'Aline Méléra. Bibliothèque municipale de Laon.

XII^e siècle avant J.C., Jephthé, un des juges d'Israël, à la veille d'une bataille décisive, promet d'immoler la première fille qui viendrait le saluer après sa victoire ; or, ce fut sa fille unique qui accourut la première ; il l'offre en sacrifice pour rendre hommage à Dieu. C'est ce destin tragique qui retient l'attention d'Aline qui transpose sa propre destinée sur celle de la fille de Jephthé. Le roman raconte en effet l'occupation allemande, les difficultés matérielles quotidiennes, la faim, les privations, les réquisitions, les humiliations, épreuves qu'Aline connut et assimile au sacrifice de la fille de Jephthé. C'est dire l'extrême acuité de leur ressenti.

Si les *Filles de Jephthé* se présente comme un roman, il n'est pas une œuvre de fiction. C'est un récit totalement autobiographique. Il transpose dans un cadre romanesque le vécu de son auteur. Aline Méléra est d'ailleurs très explicite sur sa

démarche dans l'exergue de son texte : « Cette histoire est une histoire vraie ; toutes les personnes qui y figurent ont vécu et je me suis efforcée de les maintenir dans leur rôle. Tout ce qui a trait à la guerre est de la plus scrupuleuse exactitude, ainsi que l'attitude de la population envers l'envahisseur, actes et paroles pris sur le vif ou de source certaine ».

Du genre romanesque, les *Filles de Jephthé* utilise les procédés de création littéraire. Le premier est la transposition de l'écrivain en un personnage de fiction. Le roman n'est pas un récit à la première personne, mais celui d'une jeune fille d'une vingtaine d'années qui n'est autre que le double parfait d'Aline ; cette jeune fille est dénommée Martine. Elle est accompagnée de sa grand-mère, Mme Dupetitmesnil, identifiable à Joséphine Nottellet, la mère d'Aline.

Le lieu romanesque est celui d'un petit village du Laonnois, Chamouille si l'on en croit Aline qui écrit, dans son avant-propos, qu'elle a « choisi Chamouille de préférence à tout autre pour souvenirs personnels ». En effet, c'est à Chamouille ou, selon d'autres sources, à Chevregny ou à Chermizy que la famille Méléra se réfugie à l'approche des troupes allemandes en septembre 1914. Si le lieu exact est difficilement identifiable, il s'agit là de trois villages situés sur la vallée de l'Ailette, à quelques encablures du front qui se stabilise sur le Chemin des Dames. La famille Méléra y demeure une quinzaine de jours avant de revenir à Athies. Néanmoins, certains épisodes, notamment la relation de proches combats, prouvent qu'elle utilise dans son récit de réels témoignages que les habitants de la commune ou de communes proches ont pu faire, soit pendant l'occupation lorsqu'ils remontaient sur Laon, soit après la fin de la guerre. Ce procédé littéraire relève de la liberté de création du romancier.

Le contenu des *Filles de Jephthé* n'a rien de fictionnel. On doit le considérer comme un témoignage sur les années d'occupation dans le Laonnois au même titre que les ouvrages de Marquiset ou de Pasquier¹⁴. L'ouvrage s'en démarque par le fait qu'il est écrit par une femme. C'est probablement la condition de femme de son auteur qui l'amène à aborder un sujet qui reste absent dans les autres ouvrages, la prostitution et ses conséquences naturelles dans une société qui ne connaît pas encore les moyens de contraception : « En février, la grande Marie et Zoé la rousselette accouchèrent à quelques jours de distance. La grande Marie eut un fils qu'elle appela Albert et que la malignité publique nomma Albert d'Outre-Rhin ; puis Zoé eut une fille à laquelle elle donna le nom de Bertha qui fut suivi de Prusse. Puis l'on fiança et l'on maria dans l'avenir Albert d'Outre-Rhin et Bertha de Prusse ».

Le roman commence par le récit de l'exode qui mène la famille Méléra sur la vallée de l'Ailette. Il se poursuit, dans sa première partie, par une suite d'épisodes qui témoignent tous des conditions de vie sous la domination allemande. Le manuscrit prend tout son intérêt pour sa seconde partie qui relate l'évacuation qu'Aline et sa mère connurent vers le Nord et la Belgique, dans l'espérance vaine de rejoindre la France libre.

14. Jean Marquiset, *Les Allemands à Laon*, Laon, 1919 ; Henri Pasquier, *La Ville de Laon sous le joug allemand*, Laon, Impr. du Courrier de l'Aisne, 1922.

L'exode : 1^{ère} partie (récit)

Ce récit commence en mars 1917, quelque temps avant l'offensive Nivelle du 16 avril sur le Chemin des Dames. Cette offensive ne fut pas une surprise pour les Allemands qui, dès le mois précédent, en connaissait le plan détaillé. Ils renforcèrent alors le front et décidèrent l'évacuation des populations civiles des villages proches de la zone de combat¹⁵ :

« Le douze mars le village fut en révolution ; on entendait que pleurs, exclamations, cris de révolte. Le village devait être évacué pour le surlendemain. La mort dans l'âme, chacun fit en hâte ses préparatifs. La veille du départ, la vieille Amanda fut trouvée pendue dans son grenier. Le matin Martine pleura ; elle regarda ces meubles, ces pièces, ces arbres qui l'avaient presque vu naître, ces vallonnements onduleux, le village blotti sous les arbres fruitiers et la vieille église incendiée, et, les caressant du regard, elle leur disait : « Adieu chères choses, je ne vous reverrai plus. »

Rassemblés sur la place les habitants répondraient à l'appel. [...] Il y avait quelques charrettes où l'on entassa les bagages et les vieillards dont Madame Dupetitmesnil ; puis le troupeau humain se mit en marche pour l'exil, conduit par des gendarmes à cheval. Chaque tournant de la route découvrait des ruines, les bois rasés, les fermes vides, tout ce que l'on voyait était tristesse et misère. A Bruyères, près de l'hôpital militaire, un ruisseau de sang coulait. [...] La boue mouillait jusqu'au-dessus des genoux les jupes des femmes en une épaisse et lourde entrave. Plusieurs les déchirèrent, ne pouvant plus marcher. En arrivant à la route de Reims, le père Duval, excédé par des coups de crosse qu'il recevait dans le dos, se laissa tomber et refusa d'avancer. Encouragés par son exemple, tous ces malheureux l'imitèrent. Il fut impossible de les faire continuer. Un camion vint les chercher.

Arrivés à la gare d'embarquement, on les empila comme des bêtes dans des wagons à bestiaux, les uns sur les autres, pendant vingt quatre mortelles heures. Martine et sa grand-mère, serrées l'une contre l'autre, ne parlaient pas, bouleversées. Le lendemain, lorsque le train s'arrêta et que la porte se fut ouverte et que la lumière et l'air entrèrent, chacun poussa un cri de soulagement. »

Le lieu d'embarquement évoqué n'était pas la gare de Laon, zone militaire interdite aux civils, mais un quai construit sur la ligne d'Hirson.

Dans *La mort de l'émigré*, une des nouvelles du *Soldat Lyronneau*, Aline revient sur l'épisode de ce transfert des réfugiés entre le Laonnois et le nord de la

15. Le texte d'Aline Méléra comporte des fautes grammaticales qui ont été, la plupart, conservées. Seules la ponctuation et quelques fautes grossières ont été corrigées afin de faciliter la lecture des extraits retenus.

France: «Le voyage, et quel voyage grand Dieu ! dura vingt-quatre heures. Et dans ce wagon à bestiaux où cinquante personnes s'entassaient, j'aurais voulu être piétinée et en mourir.»¹⁶.

C'est à Sars-Poteries, une bourgade du département du Nord près d'Avesnes que sont débarquées Aline et sa mère. Dans le roman, cette petite ville est appelée Porties.

Le roman poursuit la relation de l'exode des évacués axonais :

«Les habitants, sur le pas de leurs portes, regardaient passer avec mépris ces êtres misérables, haves et brisés de fatigue. On les conduisit dans une grange à foin où de la paille avait été jetée. Les vieillards restèrent en bas avec les mères et les enfants; les autres montèrent dans le grenier ouvert par le milieu où seules quelques poutres étaient restées. Martine était atterrée.

- Vois, grand-mère, coucher là, sur la paille ?

Elle étendit des couvertures, en fixa une dans un coin, mit la cuvette sur le rebord du mur sous le toit, improvisant une toilette. Elle sortit les timbales et, suivant les autres femmes, elle alla chercher la soupe à la cantine.
[...]

Madame Dupetitmesnil et Martine regardaient avec compassion et stupeur leurs compagnons de misère. Des vieillards infirmes et couverts de vermine, des malades couchés à même la paille dans cette grange glacée, des nourrissons, des femmes enceintes accompagnées d'une innombrable marmaille gémissaient ou, accablés et mornes, le regard perdu, se taisaient.
[...]

Madame Dupetitmesnil, à demie paralysée par le froid et la dureté de sa couche, pouvait à peine se mouvoir. Aidée de Martine, elle descendait faire quelques pas au dehors. Un vent glacial soufflait du nord, transperçant leurs membres; et elles allaient tristement par les rues de ce petit village indifférent. Elles allèrent à la Kommandantur se faire inscrire pour le ravitaillement et y trouvèrent le commandant; c'était un jeune freluquet qui avait, disaient les soldats, payé un million pour ne pas aller au feu. Désireux de se débarrasser des émigrés, il inscrivit sans difficultés Madame Dupetitmesnil et Martine.

L'après-midi Martine se mit en quête, espérant pouvoir acheter quelque chose pour sa grand-mère. Elle se présenta dans une ferme et elle demanda à acheter du lait ou du petit lait.

- Oh, répondit la fermière, notre lait est requis, quant à l'autre, je le garde pour nos cochons.

Martine s'en alla sans dire un mot. Sur son passage un homme dit à voix haute :

16. Bibl. mun. Laon, Aline Méléra, *Le soldat Lyronneau*, manuscrit.

- Je ne peux pas les voir, moi, ces évacués-là.

Le soir, en revenant de la cantine, Martine commençait à manger sa soupe, une eau tiède dans laquelle des légumes surnageaient, lorsqu'elle poussa un cri :

- Quelle horreur !

Et elle sortit un cheveu auquel un pou était encore attaché. Elles mangèrent ce soir-là un peu de leur pain de soldat mal cuit et moisi sous la croûte, puis elles s'endormirent côte à côte.»

Le mépris avec lequel la population locale considère les évacués se retrouve dans la nouvelle du *Soldat Lyronneau* mentionnée ci-dessus : «Les habitants, rassemblés dans les rues, regardaient défiler le sinistre convoi. Ces gens, bien nourris, bien vêtus, toisaient, avec un indéniable mépris, les êtres hâves, aux vêtements misérables et reprisés jusqu'à la corde. Voici, me dis-je, le chien de garde, gras et bien logé, qui regarde passer, en montrant les crocs, le pauvre chien perdu, harassé et mourant de faim.»¹⁷

Pris de compassion pour ces malheureux exilés, le curé de Porties (Sars-Poteries) s'évertue à leur trouver de meilleures conditions de logement. Il conduit ainsi Martine et sa grand-mère auprès d'une de ses paroissiennes, une femme vivant seule avec sa fille :

«Une dame d'une cinquantaine d'années d'une belle prestance et d'un visage plein de bonté arriva au même instant et fit entrer dans la chambre le curé et les deux visiteuses. Le vieux prêtre expliqua le but de sa visite en peignant sous des couleurs si tristes la vie des deux voyageuses que Madame Goucelin, c'était son nom, en eut les yeux pleins de larmes.

- Restez Madame, dit-elle à Madame Dupetitmesnil, c'est pour moi un bonheur que de pouvoir soulager vos peines ; mais hélas ma maison est réquisitionnée par les officiers de passage et je ne puis vous donner qu'une chambre dans laquelle je ferai mettre un second lit pour Mademoiselle.

Et, se tournant vers Martine, elle l'enveloppa d'un regard plein de sympathie. Elle sortit, donna des ordres à la servante et, une demie heure plus tard, Madame Dupetitmesnil se mettait au lit dans des draps blancs dans une chambre chauffée par un feu de bois et buvant un bol de lait chaud que Florence Goucelin venait de lui apporter. Martine avait été entraînée dans la cuisine chaude et, devant ses yeux émerveillés, Rosemonde la servante disposait du lait, du café, du pain bis... et du beurre ! [...]

Martine vécut là avec sa grand-mère quinze jours délicieux. Madame Goucelin et sa fille qu'une réelle sympathie liait à leurs protégées faisaient tous leurs efforts pour leur faire oublier les longs mois de souffrances passés à Chamouille.

17. *Ibid.*

Porties était un de ces villages du Nord aux pâtures sans fin entourées de haies d'aubépine et plantées de pommiers. Les deux vieilles femmes sortaient peu, restant au coin d'un feu de brindilles ou se promenant au jardin entre les averses. Florence et Martine, devenues inséparables, allaient et venaient dans la campagne si paisible et tellement silencieuse, loin du fracas des canons que Martine s'en étonnait toujours. Elles allaient souvent du côté de la rivière où un vieux moulin à la grosse roue somnolente s'immobilisait parmi les roseaux. On touchait alors aux premiers jours d'avril ; les pâquerettes fleurissaient dans les prés verdoyants. Les oiseaux ivres de joie à l'approche du printemps chantaient à plein gosier dans les arbres bourgeonnants.»

La famille qui accueille Martine et sa grand-mère (Aline et sa mère) a bel et bien existé : il s'agit de M. Albert Boulenger et de son épouse Marie. Ils avaient deux fils, Albert et Marcel. Florence, la fille du couple dans le roman, n'est qu'une création de la part d'Aline. Les Boulenger étaient cultivateurs et habitaient une ferme isolée, à l'écart du village de Sars-Poteries, la ferme dite de la Taille-Pionne. L'exploitation agricole appartient encore aujourd'hui à la famille Boulenger et est spécialisée dans la culture de vergers et dans la production de pommes.

En 1941, lorsqu'elle apprend la mort de M. Boulenger, Aline envoie à sa veuve une longue lettre de condoléances dans laquelle elle rappelle son séjour : « Cette année passée à la Taille Pionne ne s'effacera jamais, ni de mon cœur, ni de mon souvenir. C'est Monsieur Boulenger qui était venu nous inviter, ma mère et moi, pauvres épaves évacuées ne sachant où aller. C'est lui, c'est vous, chère Madame Marie, qui nous avaient rendu, avec l'espoir, le goût de vivre. »¹⁸

Ce bonheur retrouvé sera de courte durée. Dans le roman, suite à une congestion pulmonaire, Madame Dupetitmesnil meurt¹⁹. Martine reste seule. Une quinzaine de jours après son arrivée à Porties, le convoi de réfugiés est reconstitué ; le périple de Martine continue :

« Arrivée à la gare, elle avait été jetée dans un wagon de troisième classe au milieu d'une marmaille hurlante et, avant qu'elle eut pu se rendre compte de ce qui lui arrivait, elle aperçut Florence qui lui jetait un petit paquet.

Le train s'était ébranlé, puis il l'avait emportée. Martine était restée quarante-huit heures dans le train, pelotonnée dans un coin, ne voulant rien voir, rien entendre, affolée de douleur et d'épuisement dans ce wagon qui l'emménait vers l'inconnu. Puis elle avait perdu notion de tout. Ce fut une grosse voix pleine de bonté qui la tira de sa léthargie ; en ouvrant les yeux elle vit une bonne figure penchée vers elle.

18. A. Méléra, *Mon cahier vert*, 21 décembre 1941.

19. Pure création romanesque d'Aline Méléra dont la mère, qui sert de modèle au personnage de Mme Dupetitmesnil, survivra à la guerre. Anasthasia Nottellet meurt le 12 novembre 1942 à Paris.

- Il faut descendre ma petite dame, vous êtes arrivée.

L'homme l'avait aidée à descendre et, lorsqu'il lui avait dit qu'elle était en Suisse, que le mauvais temps était passé pour elle, elle avait été si bouleversée qu'elle s'était blottie contre la poitrine du brave homme en sanglotant. Une dame de Bâle qui se trouvait à l'arrivée des émigrants, émue du dévouement de Martine, l'avait emmenée chez elle. Elle l'avait consolée par une tendre pitié, elle l'avait baignée, couchée, restaurée, et Martine avait dormi deux jours sans se réveiller. Elle avait versé dans le cœur de la bonne dame toutes ses douleurs de jeune être abandonné.

Le petit paquet apporté par Florence avait été volé dans le train et Martine se trouvait sans argent. Sa bienfaitrice lui en prêta et elle envoya une dépêche à Emilie sa petite sœur. Désireuse de revoir sa famille au plus tôt, elle avait quitté le cœur plein de reconnaissance cette femme si secourable. Les nerfs à vif, elle avait été prise d'une crise douloureuse en arrivant sur la terre de France, en voyant les soldats, ses idoles. Le voyage jusqu'à Paris avait été long et ce fut en chancelant qu'elle sortit du wagon à l'arrivée à Paris. Elle aperçut sur le quai Emilie et Nannette, leur vieille bonne, et ces deux figures lui rappelant les temps heureux d'avant-guerre la bouleversèrent à tel point qu'elle perdit connaissance dans les bras qui l'étreignaient.»

L'exode : 1^{ère} partie (sources)

La première partie du récit se termine sur cette fin heureuse, celle du retour en France libre. Il y aurait à priori contradiction entre le titre du présent article, *Aline Méléra ou l'impossible retour en France libre*, et cet épilogue. Il n'y en a aucune. Pour comprendre cet apparent différend, il faut revenir sur la genèse du texte d'Aline Méléra. *Les filles de Jehté* est un roman autobiographique dont les sources sont essentiellement le vécu de son auteure. Néanmoins, celle-ci n'hésite pas à puiser dans son entourage, à utiliser les expériences connues par des personnes qui lui sont très proches, en l'occurrence, sa belle-sœur, Marguerite Yerta-Juillepat²⁰. Cette dernière connaît, sous le nom de Marguerite Yerta-Méléra, une carrière littéraire non négligeable. Outre un travail critique sur Rimbaud²¹, outre l'écriture de quelques romans²², elle a publié un ouvrage qui intéresse particulièrement les Laonnois, *Les six femmes et l'invasion*. Les six femmes dont il est question ici ne sont autres que les six femmes de la famille Méléra, Joséphine

20. Épouse César Méléra le 10 septembre 1906.

21. *Rimbaud*, Paris, Firmin-Didot, 1930 (biographie romancée) ; *Résonances autour de Rimbaud*, Paris, Éd. Du Myrte, 1946 (étude critique) ; *Arthur Rimbaud. Ebauches*, Paris, Mercure de France, 1937 (avec la correspondance de Rimbaud en Orient).

22. *La mardelle au loup*, Paris, Éd. Colbert, 1943 ; *Trois pouces de terre*, Paris, Janin, 1946 ; *Le val aux sept villages*, Genève-Paris, J.H. Jeheber, 1946 ; *La montagne aux mystères*, Paris, Éd. de Marly, 1947.

Nottellet, la mère, ses quatre filles, Gabrielle, Marie-Thérèse, Suzanne et Aline, et, enfin, la narratrice elle-même.

Les six femmes et l'invasion est l'un des premiers témoignages de l'occupation allemande publiés en zone libre, une dénonciation des conditions de vie connues par la population restée sous la botte ennemie. Le récit de Marguerite Yerta-Méléra fait l'objet d'une prépublication dans la *Revue hebdomadaire*²³, populaire et très lue. Il sera imprimé, en 1917, par l'un des plus importants éditeurs de la place parisienne, Plon. Il devient alors un outil idéal et efficace de propagande : la guerre dure, le moral baisse, il fallait sensibiliser l'opinion publique sur la nécessité de continuer le combat pour délivrer les régions envahies. Dans cette optique, Marguerite Yerta-Méléra termine son témoignage par le récit du rapatriement dont les six femmes bénéficient au début de l'année 1916. C'est cette fin qu'emprunte Aline.

Dans l'épilogue de son ouvrage, Marguerite Yerta-Méléra prend quelques libertés avec l'exactitude des faits (ce récit est d'ailleurs limité au minimum, les cinq dernières pages d'un ouvrage qui en comporte près de trois cents). La réalité est tout autre. Lors des rapatriements mis en place par les autorités allemandes au début de 1915, seules trois des six femmes de la famille Méléra réussirent à s'inscrire sur les listes des évacués : Gabrielle, Marie-Thérèse et Marguerite Yerta. En raison de la mauvaise organisation de ces premiers rapatriements, leur convoi est bloqué pendant deux mois dans un village situé entre Marle et Guise. Il reprendra le chemin de la liberté via la Suisse le 13 mai avec la seule narratrice, Marie-Thérèse restant au chevet de sa sœur malade. Marie-Thérèse et Gabrielle retourneront plus tard à Athies. Ces dernières, ainsi que Suzanne, bénéficieront probablement d'un ultérieur rapatriement en zone libre, leur présence à Paris étant attestée en novembre 1918.

Plusieurs chapitres des *Six femmes et l'invasion* évoquent le séjour que connurent les trois femmes Méléra dans le village thiérachien. Aline y puisera allègrement pour nourrir son propre récit, notamment l'épisode de la grange où se réfugient et s'entassent les réfugiés à leur arrivée à Sars-Poteries. En effet, dans le courrier qu'elle envoie à la veuve Boulenger, Aline précise que «c'est Monsieur Boulenger qui était venu nous inviter, ma mère et moi, pauvres épaves évacuées, attendant sur la place, ne sachant où aller.»²⁴ À leur arrivée à Sars-Poteries, les réfugiés axonais furent, en réalité, conduits sur la place du bourg et répartis chez les habitants. La relation de leur séjour dans une grange ouverte aux courants d'air est empruntée à l'ouvrage de Marguerite Yerta, parfois dans ses moindres détails, notamment l'histoire du pou dans la soupe.

La première partie du récit d'Aline se structure donc sur une suite d'expériences personnelles ou empruntées dans son proche entourage. Conformément à l'avertissement du manuscrit, «cette histoire est une histoire vraie», toutes sont tirées de faits réels :

23. Dans le numéro 12 de décembre 1916 et les numéros 1 à 3 de janvier, février et mars 1917.

24. A. Méléra, *Mon cahier vert*, 21 décembre 1941.

- le départ de Chamouille: Aline, n'étant vraisemblablement pas restée à Chamouille pendant les années de l'occupation, utilise des témoignages recueillis pendant ou après la guerre et transpose ses propres souvenirs, ceux du premier exil qui mène, en septembre 1914, la famille d'Athies à la vallée de l'Ailette, et ceux du transfert entre Athies et le lieu d'embarquement à Laon en 1917;
- le trajet en chemin de fer entre Laon et Sars-Poteries: réellement vécu;
- l'épisode de la grange: une transposition du récit de sa belle-sœur;
- l'hébergement par la famille Goucelin-Boulenger: réel;
- le rapatriement vers la France libre: un emprunt à l'ouvrage de Marguerite Yerta.

L'exode: 2^e partie

Après le retour de Martine à Paris, le roman se poursuit jusqu'à l'armistice. En décembre 1918, l'héroïne entreprend un pèlerinage dans les anciennes zones occupées ; sa route la conduit tout naturellement à Porties où elle retrouve son amie Florence, la pseudo-fille des Boulenger. Florence raconte alors à Martine les derniers temps de l'occupation allemande. Ce récit est la suite des réelles aventures d'Aline et de sa mère dans leur exode vers la France libre. Il s'agit là d'un autre procédé romanesque utilisé par Aline, la transposition de son propre vécu sur celui de deux héros romanesques, Martine dans un premier temps, Florence dans un second.

Le périple d'Aline se poursuit donc dans le récit de Florence :

« Vous pouvez penser, ma chère Martine, dans quelle fièvre nous vivions tous en avril 1917 lors de l'offensive sur le Chemin des Dames. On était tellement sûr du retour des nôtres... et alors, lorsque tout s'est encore arrêté et que notre espoir a été encore déçu, c'est un vrai désespoir qui nous a pris tous. De ce jour-là quelque chose est mort en moi. Et lorsque l'été a été passé et que l'automne est arrivé avec le désastre de la Piave²⁵, maman et moi, nous n'avons plus eu le courage de passer encore un autre hiver dans les mêmes conditions. [...] »

Nous avons fait alors toutes les démarches possibles pour quitter Porties et pour être rapatriées. Mais l'autorité ennemie ne le voulait pas. Les projets les plus fous me passaient par la tête, je voulais partir. J'essayais alors de convaincre maman à gagner Cambrai où nous avions des parents, par les routes pendant la nuit comme nous le pourrions ; mais elle ne le voulut pas. Et l'hiver avançait et nous étions toujours là.

Puis le mois de mars arriva avec l'espoir d'une offensive française. Il y avait un mouvement de troupes comme jamais nous n'en avions vu ; les voies ferrées, les routes fourmillaient de troupes ; nous en avons logé beau-

25. Victoire allemande sur les troupes italiennes et françaises en Vénétie, novembre 1917.

coup ce printemps. La serre en était pleine, drôles d'orchidées, vous avouez ! Lorsque je vis de tous côtés des équipements militaires, l'idée me vint d'en voler pour pouvoir au besoin m'en vêtir. À deux heures du matin, avec mille précautions pour ne réveiller personne, j'entrais dans la verrière après m'être assurée qu'il n'y avait pas de sentinelles. Il y avait là quantité de sacs, d'armes, de bagages et de vêtements que l'on distinguait à peine dans le petit jour. Je pris un manteau et une casquette de sous-officier et je rentrais. [...] Puisque maman ne voulait pas venir avec moi, j'étais décidée à partir seule. Les Français allaient faire une offensive, je voulais aller au-devant d'eux. J'achetais au village des souliers de soldats ; je fis du brou de noix pour me brunir le visage. Je voulais partir, déguisée en soldat. J'avais honte d'abandonner maman, mais je ne pouvais plus, après tant d'années, attendre encore. Il me fallait agir. Je fixais mon départ pour un mercredi lorsque le lundi on apprit que l'offensive allemande était déclenchée de toutes parts²⁶.

Amiens était menacée, puis ce fut Béthune en avril. Et les troupes ennemis arrivaient toujours, elles couvraient de leurs masses la Belgique et la France du Nord, jamais il ne s'en était tant vu. Je compris que les nôtres avaient encore de longs mois à lutter et la peur que j'avais de voir conclure la paix chez nous sans voir refouler l'ennemi me fit tourner les yeux vers la Hollande²⁷ dans l'espoir de passer la frontière. [...]

J'allais trouver une famille de fraudeurs réputés hardis en temps de paix comme en temps de guerre. [...] Il fut convenu que sa fille, enfant de quatorze ans, dressée depuis sa plus tendre enfance au métier de fraudeuse, me conduirait en Belgique, à Livry²⁸.

Nous partions le lendemain matin à trois heures sous l'œil tendre et anxieux de maman. Il faisait encore nuit, les arbres et les vaches que nous croisions dans les pâtures prenaient d'extraordinaires allures de fantômes ; l'herbe déjà haute et encore toute gelée de la nuit transperçait nos pauvres souliers, nous mouillait et nous glaçait les pieds et les jambes jusqu'aux genoux. J'ai rarement senti une chose plus douloureuse et plus horrible. Il fallait compter quatre heures de marche jusqu'à la frontière, éviter les habitations, traverser les bois et les champs, longer les haies, redouter les aboiements des chiens et passer d'un air indifférent près des maisons où se trouvaient des soldats.

L'enfant interrogait des gens qu'elle connaissait sur les patrouilles et les gendarmes. Elle me racontait des histoires horribles, celle d'une frau-

26. Les mouvements militaires auxquels il est fait ici allusion sont les opérations allemandes de mars 1918 lorsque l'état-major allemand décida de reprendre une guerre de mouvement avant l'engagement des troupes américaines dans le conflit.

27. La Hollande était neutre.

28. Nom donné à Sivry, petit bourgade frontalière belge à une douzaine kilomètres de Sars-Poteries.

deuse livrée aux Allemands par des paysans et d'autres, d'hommes et de femmes tués comme des lapins pour n'avoir pas répondu à l'appel d'une patrouille. [...]

Nous faisions attention de ne pas laisser de traces de notre passage et de ne pas briser de branches. Après une longue station dans les fourrés, après bien avoir écouté et bien regardé, nous sommes arrivées au village de Livry.

Dans une pâture nous nous sommes blotties, aux aguets ; une jeune fille nous aperçut d'une maison et nous cria d'entrer chez elle pour nous y reposer. C'était Anna Liénard, que Dieu la bénisse ! Tout de suite, je ne sais comment, je devins de leur famille, tous, le vieux père, la mère, le jeune frère, tous me firent fête et m'accueillirent comme s'ils m'avaient toujours connue. On me fit place au coin du feu, on me servit du café et du pain beurré, et chacun s'empressa autour de moi. Je leur dis que j'allais à Bruxelles pour avoir des renseignements pour passer en Hollande. Toute confuse de leur bonté, je dus accepter de coucher chez eux, le seul train de la journée ne partant que le matin.

Je partis de bonne heure, la gare étant très éloignée ; elle était pleine de soldats et je serrais précieusement dans mon sac la carte d'identité qu'Anna Liénard avait voulu me prêter, risquant ainsi, si j'étais prise, trois mois de prison. Je montais en troisième classe, toute étonnée d'être en chemin de fer. Je descendis dans un village et pris le tramway qui me conduisit à Charleroi²⁹. [...] En arrivant à Charleroi, j'errai dans les rues, puis me dirigeai vers la gare. [...] Arrivée à Bruxelles, [...] il était tard, j'allais souper à l'hôtel et j'y couchais. Les chambres voisines étaient pleines d'Allemands des deux sexes qui criaient et se disputaient.

J'allais voir plusieurs personnes qui m'écouterèrent avec un grand étonnement : passer la frontière hollandaise était une chose impossible qui s'était faite au début de la guerre ; mais elle était gardée et entourée de fils de fer électrocutés et le passage en était rendu impraticable. J'allais chez une personne pour laquelle on m'avait donné une lettre de recommandation ; c'était un vieil homme qui ressemblait à Renan. Cet homme obèse, aux cheveux blancs et rares, me regardait avec le plus profond étonnement. Il prit ma lettre, la lut et me dit qu'il ne pouvait arriver à comprendre pourquoi, puisque j'étais en France avec ma mère, je voulais tenter les chances d'un voyage dangereux pour retourner, en fin de compte, dans cette même France. Il fut impossible de faire comprendre à ce vieillard borné que ma mère et moi étions sans ressources et malheureuses, que nous voulions partir pour ne plus voir les Allemands et pour revoir les nôtres qui se battaient. A l'énoncé de ces misères, l'émotion et la fatigue firent que, malgré moi, je me mis à pleurer. Il m'attira sur ses genoux et tenta de me consoler. Il

29. Ligne reliant Strée et Charleroi dont une partie reste aujourd'hui exploitée dans un but touristique.

me demanda dans quel hôtel j'étais descendue et poussa les hauts cris, disant que ce n'était pas un hôtel pour jeune fille. Bref, il fit tant qu'il me déplut et que je m'en allais au plus vite.

J'errais dans les rues, regardant les passantes fraîches et élégantes, j'examinais les boutiques où les bottines étaient affichées deux cent cinquante francs. Je m'arrêtai près d'une pharmacie, rue Royale, et, les pharmaciens m'ayant toujours inspiré confiance, après avoir acheté quelques petites choses, je pris à part le brave homme et, sans rien lui cacher, je lui dis que j'avais passé la frontière et que j'étais venue à Bruxelles pour avoir des renseignements dans le but de passer en Hollande ; que personne ne voulait ou ne pouvait m'en donner et que j'étais au désespoir. Il fut touché de ma confiance et, tout bas, il me dit qu'il était impossible de passer par la terre, qu'une seule chose était faisable : se diriger sur Vizé ou sur Anvers et là, à prix d'or, pour trois ou quatre mille francs, acheter un soldat et passer avec lui par mer en suivant la côte. Il ne pouvait m'en dire plus ; peut-être les Pères de l'Institution voudraient-ils me renseigner car ils avaient fait passer plusieurs de leurs élèves.

Je remerciais de tout mon cœur cet homme obligeant et j'allais sonner à l'Institution dont il m'avait parlé. Un frère vint m'ouvrir et, baissant ostensiblement les yeux, me conduisit par des couloirs lugubres et me fit entrer dans le bureau du directeur. C'était une petite pièce sombre, froide, à peine meublée. Une porte s'ouvrit et un prêtre entra. J'étais émue et lui exposai ma situation et ce que j'attendais de lui. Il m'écouta sans m'interrompre, le visage froid et figé, puis, sans me regarder (je ne vis pas la couleur de ses yeux), il me répondit d'une façon négative et embrouillée avec des mots à double sens et dont il était bien difficile de démêler l'habileté jésuitique. Je vis bien que le cœur de cet homme était aussi froid que l'austère et glaciale maison qu'il habitait et que rien, aucun accent, ne pourrait l'émouvoir. Je sentis une immense détresse en moi, la détresse du blessé que l'on achève. Je pris congé de lui et me retirai.»

Florence quitte Bruxelles le soir même et rejoint la famille Liénard à Livry. Elle y passe la nuit, traverse la frontière le lendemain et retrouve sa mère qui l'accueille avec bonheur, «elle avait pâli, passant, je crois bien, ces jours en prière.»

Le séjour bruxellois d'Aline est confirmé par une nouvelle du *Soldat Lyronneau* :

«C'était au printemps 1918, j'avais quitté ma mère, passé la frontière belge et, munie de faux papiers, j'étais allée à Bruxelles. On m'avait donné des adresses et des lettres de recommandation. Je fus bien reçue, mais plus d'un visage se montra pour moi fermé, et des yeux fuyèrent les miens. Horrible certitude, ils ne voulaient rien me dire. L'enfant pâle et douloureuse qui leur demandait le secret de la frontière hollandaise les inquiétait.

Je m'étais arrêtée près des jardins royaux, contemplant avec une stupide tristesse ces massifs qui me rappelaient les Tuileries. Et dans cette

ville bourdonnante, j'étais comme un naufragé sur une île déserte. Le cœur en proie à d'horribles souffrances, écrasée par ma quasi-inexistence, torturée par l'effondrement de tous mes rêves, maudissant mon sexe, je mesurais de l'œil le champ immense de mon impuissance.»³⁰

A peine démoralisée par ces premières tentatives infructueuses pour rejoindre la Hollande, Florence poursuit ses recherches. Elle exploite alors une seconde piste, celle d'une filière située à Erquelines :

« Nous logions alors un jeune Lorrain qui venait nous rendre visite en cachette ; il me donna l'adresse d'un de ses oncles, prêtre enseignant dans le collège religieux d'Erqueline³¹ sis sur les frontières française et belge. Je ne fus tranquille que lorsque j'eus organisé un nouveau voyage ; je repartis un matin avec Mireille et sa mère qui partaient en fraude. Une patrouille aperçut la mère de Mireille qui marchait dans le bois derrière nous et lui fit la chasse ; elle fut traquée comme une bête et ne dut son salut qu'à sa connaissance du bois.

Enfin Livry fut en vue ; les Liénard m'accueillirent avec empressement et me trouvèrent un voisin qui accepta de me conduire à Erqueline dans sa petite charrette que traînait un âne minuscule. Il y a d'Erqueline à Livry cinquante kilomètres, aller et retour, mais qui en paraissaient le double faits aux pas lents d'un petit âne. [...]

La maison des Pères d'Erqueline est bâtie à cheval sur la frontière, entourée d'un parc magnifique ; là, tout était douceur, sourire, visages aveuglants, yeux candides qui vous regardaient bien en face. Le vieux prêtre qui me reçut, véritable apôtre du Christ, fut pour moi plein de bonté ; il m'écucha avec une touchante sollicitude, mais, à son grand regret et au mien plus grand encore, il ne put rien me dire.»

Florence et sa mère décident alors de partir à la fin d'août si rien de nouveau n'était arrivé et, une fois en Belgique, d'aviser sur place pour rejoindre la Hollande. Elles n'en eurent pas le temps. Un nouveau convoi de réfugiés est organisé par les autorités allemandes ; Florence et sa mère, c'est-à-dire Aline et sa mère, en font partie. Nous sommes en août 1918 :

« Le matin du départ arrivé, on nous fit partir en carriole jusqu'à un village où on nous fouilla et où nous avons couché sur la paille dans une fabrique. Puis on nous fit partir à destination de la Belgique ; il paraît que nous remorquions des munitions. Dans la soirée le train stoppa en gare de Charleroi et y resta toute la nuit. Il se remit en marche le matin et nous débarqua dans un petit village. Une surprise nous y attendait : les gens du

30. *Le suicide du Bruxellois*, dans : Aline Méléra, *Le soldat Lyronneau*, Bibl. mun. Laon, ms.

31. Nom donné à Erquelines.

village venaient au devant de nous avec des charrettes et nous offraient du café chaud. On nous débarqua à la mairie où on nous donna à manger. Après trois ou quatre heures une femme nous offrit à loger et vous pensez avec quelle joie nous avons accepté. On nous offrit une gentille chambre qui nous servit en même temps de cuisine et de salle à manger.»

Ce petit village est celui de Sart-Dames-Avelines, situé à une vingtaine de kilomètres au nord de Charleroi. Aline et sa mère auraient pu y attendre patiemment la fin des hostilités. C'est oublier l'intrépidité d'Aline et sa farouche volonté, faute de réussir à rejoindre la Hollande et la France libre, de prendre une part active à la proche libération que nombre d'indices laissaient entrevoir en cette fin de l'été 1918.

Les derniers jours

A plusieurs reprises, Aline retourne en France. La première fois en septembre pour chercher deux jeunes filles restées à Sars-Poteries avec la complicité des bourgmestres de Livry et de Sart-Dames-Avelines qui leur fournirent de fausses pièces d'identité belge. La seconde fois, fin octobre, lorsque la nouvelle de la délivrance de Laon et de Cambrai lui parvient. Trépignant d'impatience, Aline retourne à Sars-Poteries. Le passage de la frontière s'effectue de nuit au mépris de tous les dangers. Vingt ans plus tard, Aline se rappelle cette nuit épique. Le 6 novembre 1938, elle note dans son journal : «Des images et des sons vifs et nets se présentent à mon souvenir dès que je les appelle : les fossés où je me cachais, l'auberge pleine de soldats où j'entrais, le cimetière où je me blottis, la haie dont les épines m'entrèrent dans la tête, la ruelle obscure qui me couvrit de son ombre comme d'un manteau, la talus dont le gros dos s'éleva au-dessus de moi pour que les horribles soldats qui passaient en riant et en chantant ne me vissent pas.»³². Et, en septembre 1969, elle revient sur ces péripéties :

«C'est toujours à 1918 que je pense lorsqu'arrivent les derniers mois de l'année. Je me souviens que, cette année-là, je revins de Belgique en France. J'avais laissé mère et les deux jeunes filles où je les avais conduites, voulant savoir ce qui se passait à Sars-Poteries et y apprendre des nouvelles. C'était, je pense, vers le 20 octobre. Je franchis de nuit la frontière. Tout-à-coup, j'entendis le bruit de marche d'une troupe nombreuse. Des deux côtés du chemin il y avait des bois. Je me jetais à gauche. Un militaire, ayant une lampe électrique à la main, éclairait le chemin ; les soldats suivaient et j'apercevais leurs uniformes. Je fermais les yeux, craignant la puissance magnétique du regard.

32. Aline Méléra, *Mon cahier vert*, 6 novembre 1963.

Le calme étant revenu, je repris la route. Il y avait en plein champ une maison isolée. La lune se montrait à travers les nuages, une lune ronde et pâle. Je frappais à une vitre ; un visage d'homme apparut. Je lui demandais mon chemin ; il me dit de prendre la route vers la gauche. [...] Tout était désert. Je marchais sur le côté herbeux. La lune m'inquiétait.

Tout-à-coup, j'entendis le bruit que fait un cheval au grand galop. Là-bas il y avait une tache noire qui accourrait. Je me jetais par terre, la face contre terre. Ce fut là mon chemin de Damas. Pour la première fois de ma vie j'eus recours à la Vierge. Je lui criais dans mon âme : « Vierge, sauvez-moi et je croirai en vous. » Le cheval et son cavalier passèrent près de moi sans me voir. J'avais vingt-deux ans. Je continuais ma route.

Je trouvais sur ma droite, un peu avant Sars-Poteries, un camp. Je restais immobile à observer, à écouter. Tout semblait mort. Pas de sentinelle, pas un bruit, pas un aboiement. Je passais et j'arrivais à la maison où habitaient les Corvet. On m'ouvrit avec joie.»³³

Aline reste une dizaine de jours à Sars-Poteries à observer : « Le canon s'entendait beaucoup et le soir on apercevait les lueurs des batailles. Les Allemands reculaient. Les hommes furent emmenés dans les premiers jours de novembre. Puis les troupeaux furent enlevés. Les bruits de la bataille se rapprochaient et, la nuit, le village était tout illuminé par les éclats d'obus. Il y avait un grand mouvement de troupes et les Allemands avouaient reculer... stratégiquement.»³⁴

Au début de novembre, certaine de l'imminence de la libération, elle décide d'aller chercher sa mère restée à Sart-Dames-Avelines qu'elle atteint le 5 novembre. Le 7, elle reprend la route, accompagnée de sa mère et des deux jeunes filles qui les avaient rejointes en septembre. Nous sommes dans les derniers jours de la guerre :

« J'ai vu, je vous assure Martine, une retraite aussi belle qu'a dû être celle de Russie en 1813. C'était inouï. Les chariots traînés par une douzaine d'hommes, les canons et les caissons traînés par des vaches. Des fantassins mordaient à pleines dents dans des betteraves, un autre, n'ayant plus la force de porter son sac, le poussait dans une voiture d'enfant. Et tout cela dans un concert d'injures, de cris, de disputes et de coups de feu entre divers régiments. Le génie préparait des mines de tous côtés. L'horizon brûlait, les meules étaient en flammes, le canon semblait tout proche.

Le lendemain, c'était un vendredi, le 8 novembre, j'allais de tous côtés dans le village et un peu en dehors pour voir ce qui se préparait. Les troupes reculaient toujours. On préparait sur la route d'Avesnes, juste à la sortie de Porties, une mine renfermant d'énormes obus ; elle était gardée par

33. *Ibid.*, septembre 1969.

34. *Ibid.*, 6 novembre 1963.

une sentinelle qui se tenait à l'abri d'une maison. Je me jurais à l'instant même d'empêcher cette mine de sauter. Je calculais que les Français arriveraient probablement à l'aube du dimanche et que, pendant la nuit du samedi, soit du 9 au 10, je viendrais et en couperais les fils avec ma pince.

Le soir j'étais dans le jardin lorsque des soldats, nous apercevant, s'approchèrent pour nous demander le chemin de Sole³⁵.

- Hé bien, leur dis-je en allemand, vous reculez cette fois !

- Ha oui, nous reculons, la guerre va être finie, nous ne demandons que cela, retourner à la maison, les Français seront peut-être là demain.

Je couchais avec maman et je réfléchissais aux paroles du soldat : « Les Français seront peut-être là demain ». Un petit chien aboyait et pleurait à la mort quelque part près de nos fenêtres. J'eus envie de me lever doucement et de sortir. Puis l'idée me venant qu'agir précipitamment pourrait nuire au village et le faire incendier fit que je ne bougeais pas. Vers cinq heures, des pas de troupes m'éveillèrent et, me levant, je criais : « Les Français ! » C'était un détachement de soldats prussiens. Vers sept heures, je m'habillais lorsqu'une femme passa par la rue en criant qu'elle avait vu une patrouille de soldats anglais à bicyclette. Je me coiffais lorsque j'entendis une formidable détonation suivie d'autres qui se répercutaient à l'infini... Mes mines sautaient.

Je ne fis qu'un bond au dehors, emportant ma pince et je courus sur la route. Quel spectacle ! A perte de vue la route était bouleversée avec des trous gros à y placer des maisons. Les champs remplis de débris, une ferme complètement démolie. J'étais médusée par la douleur et mes yeux désemparés regardaient à l'entour le désastre irréparable que je m'étais juré d'empêcher. Dans une pâture, j'aperçus deux soldats tenant des bicyclettes, regardant au loin et se dissimulant dans les haies. Ils n'étaient pas allemands ; sans doute des alliés. Je les appelais ; ils vinrent. Ils me parlèrent en anglais que j'avais complètement oublié. Enfin ils me firent comprendre qu'ils voulaient savoir si l'ennemi était encore à Sole. Je leur offris d'y aller voir ; ils acceptèrent.

J'enfilais les sept kilomètres qui séparent Sole de Porties en courant, en trébuchant et en m'enlisant dans les fondrières. Vers le milieu du trajet il y avait un chariot abandonné et à l'abri duquel se trouvait un soldat anglais gigantesque. Il avait pour compagnon deux petits enfants, deux larves en haillons, réfugiés entre les roues dans le fossé. Je le saluai en passant. Dans le bois proche de la route de 100 mètres, un concert de fusillade et de mitrailleuse se faisait entendre ; quelques balles crépitèrent autour de moi. Les mines avaient été posées si rapprochées que la route en son entier était soit trous profonds ou monticules élevés ; je marchais sur le bord des champs. Un aéroplane arriva très bas. Était-il ami, était-il ennemi ? Je n'en

35. Nom donné à Solre-le-Château, autre village du département du Nord, situé à l'est de Sars-Poteries.

savais rien. Mais, lorsque j'aperçus ses divines couleurs, bleu, blanc, rouge, je crus mourir de bonheur. J'agitais les bras, j'envoyais des baisers ; une main, agitant un mouchoir, me répondit.

Lorsque j'arrivais aux premières maisons de Sole, des patrouilles anglaises débouchaient par les chemins. Elles cherchaient l'ennemi, ne savaient où le trouver, hésitant sur le chemin à prendre. Je m'approchais d'un chef et lui offris d'aller me renseigner ; il ne me comprit pas. Quelques personnes étaient là, regardant stupidement les soldats. Je ne rencontrais pas ma patrouille qui m'avait suivie de loin ; peut-être était-elle entrée dans une ferme. En passant près d'une mine, j'aperçus les fils qui avaient fait tout sauter ; je voulus savoir s'ils auraient été faciles à couper et j'essayais avec ma pince ; j'y arrivais sans peine. Je continuais ma route, la tête basse.

Ainsi c'étaient des Anglais qui nous délivraient³⁶ ! Comment pourrais-je me faire comprendre et, surtout, les amener à me laisser faire le coup de fusil avec eux ? [...] L'après-midi, quelques régiments entrèrent à Porties, absolument brisés de fatigue. Ces pauvres garçons avaient faim, les cantines ne pouvant avancer par les routes abominables. Chacun leur fit fête, les choya. Il y avait là de beaux Ecossais, gais et gentils. Ils restèrent le lendemain, la guerre traînait, les hommes étaient harassés.

Le lundi matin, inquiète et envisageant déjà l'horrible possibilité que je pourrai ne rien faire, je fis passer un billet au capitaine Kennedy que nous logions et dans lequel je disais être prête à passer en Belgique par des chemins que je connaissais pour couper les fils des mines que j'avais vu faire sur les routes de Charleroi et dont je connaissais l'emplacement. Il vint me voir avec un autre officier qui parlait le français. Il me fit répéter ce que j'avais écrit, me dit que mon offre pouvait être utile et qu'il allait en parler au colonel. Il me dit adieu en me disant qu'il partait pour Cologne.

- Pour Cologne ?

- Oui, pour Cologne, la guerre est finie.

C'est horrible, Martine, ce que je vais vous dire, mais il m'aurait fait moins souffrir s'il m'avait tuée. Ainsi la guerre était finie et je n'avais rien fait. Je n'avais qu'attendu misérablement l'heure d'agir qui m'avait été refusée. La guerre était finie en arrivant à mon village. J'avais attendu la délivrance pendant quatre ans pour prendre un fusil et partir avec nos soldats et la guerre s'arrêtait comme j'allais pouvoir tendre la main pour en prendre un. Et je voyais ces quatre ans de jeunesse au fond d'un gouffre où ils étaient tombés et d'où il ne sortirait que des débris. Et je n'avais rien fait, même pas tué un Prussien à coups de hache dans la figure. J'étais couverte de honte et de souffrance au point d'en mourir. Et, tout-à-coup, j'aperçus devant moi un fantôme blanc, vêtu de noir, et je distinguais un

36. Les troupes de la V^e Armée anglaise.

visage aux yeux hagards qui me fixait avec une expression de folie : c'était moi.

Un soldat m'a dit :

- J'ai honte d'être en vie quand tant d'autres sont morts.

Et moi aussi j'ai pensé : « J'ai honte d'être en vie. »

Ainsi fini le récit de l'évacuation qu'Aline Méléra et sa mère connurent d'avril 1917 au 11 novembre 1918. Elles rentrèrent à Athies au début de décembre et ce ne fut que le 21 ou le 22 décembre 1918 que les deux femmes rejoignent enfin Paris et retrouvent le reste de leur famille. Pas de joie, mais des pleurs lors de ces retrouvailles :

« Il y a trente ans... Ce souvenir est aussi net qu'une photographie. Nous arrivions, mère et moi, des régions nouvellement libérées. Nous descendions à la Gare du Nord, puis du tramway 8 à l'Observatoire. Il faisait nuit. Nous arrivions chez ma belle-sœur. "Les voilà !" s'écria Gabrielle d'une voie altérée. Elles étaient toutes deux plongées dans le trouble et l'angoisse. Puis Suzanne arriva ; elle me parut froide ; elle m'emmena chez elle. Le lendemain je trouvais mère changée, émaciée, spiritualisée... Je compris pourquoi quelques semaines plus tard... C'est le soir même de notre arrivée que mes sœurs venaient d'apprendre la mort de mon frère. »³⁷

En effet, César Méléra était tombé au champ d'honneur le 25 octobre 1918 à Brin dans la Meurthe-et-Moselle.

Francis PIGEON

37. *Mon cahier vert*, 23 décembre 1918.

